

Rues de Niamey, espace et territoires de la mendicité

Comprendre la pauvreté, et non seulement la mesurer, est le seul moyen de réparer la cassure sociale qu'elle représente (1).

EN 1996, différentes études ont été menées par le gouvernement du Niger avec l'appui d'institutions internationales pour évaluer la pauvreté au Niger (2). Les mendiants faisaient partie des groupes vulnérables dans la typologie usuelle des études sur la pauvreté, mais ils avaient rarement fait l'objet d'études spécifiques. Il est certain que la mendicité urbaine restait une préoccupation marginale eu égard aux millions de pauvres des régions rurales. Pourtant l'étude de ce groupe minoritaire peut amener un éclairage enrichissant sur les dynamiques socio-économiques qui poussent les agriculteurs et éleveurs de la campagne vers la rue.

Une première approche consiste à identifier trois formes de mendicité plus ou moins distinctes. Elles tiennent à l'origine du mendiant, rurale ou urbaine, au rythme de l'activité, permanent ou saisonnier et à l'état physique, normal ou handicapé :

- une mendicité saisonnière s'apparentant à l'exode de populations rurales pendant la période sèche ;
- une mendicité permanente liée à une situation de difficulté ;
- une mendicité liée à la culture des sociétés nigériennes et à ses déviations récentes dans le contexte urbain : les talibés (3), les handicapés.

Le Sahel a toujours été caractérisé par une très grande mobilité des populations. A l'époque contemporaine cependant, dans un

contexte économique excessivement précaire, la ville est devenue un espace refuge pour les populations rurales vulnérables. Depuis quelques années, les mendiants de la capitale, généralement handicapés et habitant de longue date à Niamey, subissent la concurrence de mendiants ruraux souvent valides qui occupent la rue d'une manière temporaire. Dans un premier temps, nous analyserons les causes qui poussent certains ruraux à venir pratiquer cette mendicité saisonnière dans la capitale, pour décrire ensuite l'organisation spatiale de la mendicité dans les rues de Niamey.

De l'exode rural à la mendicité urbaine saisonnière

L'accroissement de la mendicité dans les villes au Niger et surtout dans sa capitale est devenu un fait marquant depuis la fin des années 1980. Les causes sont liées aux difficultés économiques du pays, frappant l'ensemble de la communauté rurale qui se trouve désormais dans l'impossibilité de prendre en charge les maillons les plus fragiles de la société.

Le Niger : un État en faillite

La rupture des principaux équilibres économiques au Niger est intervenue au début des années 1980 et trouve son origine dans le retournement du marché de l'uranium. S'ajoutent à ce facteur la crise persistante de l'agriculture affectée par les périodes de sécheresse, la dévaluation du CFA, l'instabilité politique, la concurrence du Nigeria, pays voisin rendant les exportations très difficiles. Par ailleurs, les mesures prises depuis 1993 en vue d'établir une meilleure gestion macro-économique ont très certainement accru la pauvreté par les coupes sombres faites par le gouvernement dans les dépenses consacrées à la santé et à l'éducation.

Cette crise n'a fait qu'aggraver les disparités économiques existant déjà entre la capitale et le monde rural. Des études récentes ont parfaitement souligné les écarts en montrant que 80 % des Nigériens vivaient d'une agriculture de subsistance, alors que le revenu urbain à Niamey était le double du revenu rural (4). Ces écarts entre

(1) Dominique David, « Lutter contre la pauvreté et l'exclusion », in *Le Courrier*, n° 143, janv.-fév. 1994, p. 42.

(2) Ministère des Finances et du Plan/PNUD, Projet PADEM NER /89/011 Enquête sur le budget et la consommation des ménages au Niger, 1989/1990-1992/1993. Profil de la pauvreté, novembre 1994.

(3) Élèves des écoles coraniques.

(4) République du Niger, ministère des Finances et du Plan. Enquête sur le budget et la consommation des ménages au Niger 1989/1990-1992/1993. Profil de la pauvreté, novembre 1994.

la campagne appauvrie et la capitale qui accapare les richesses et les privilèges peuvent être à l'origine d'une croissance de la mendicité. Sur 250 mendiants interrogés dans les rues de Niamey, l'accroissement de la fréquence de personnes ayant commencé la mendicité depuis la fin des années 1980 montre clairement les répercussions indirectes de la crise sur les groupes vulnérables ruraux, une crise qui n'a rien à voir avec la sécheresse.

La ville prodigue

L'attrait de la capitale n'est pas nouveau, mais les dirigeants avaient toujours su repousser l'afflux des ruraux saisonniers en évitant leur implantation (5). Pendant la saison sèche, offrant leurs bras pour des petits boulots non qualifiés dans tous les secteurs, les ruraux viennent en ville pour chercher ce qui leur manque le plus, l'argent sonnante qui leur permettra d'acheter les céréales nécessaires à la période de soudure. Malheureusement, avec l'augmentation du chômage, les occasions se sont faites rares et par ailleurs ces travaux ne peuvent être effectués que par des personnes dans la force de l'âge. Alors que la ville brasse de l'argent et que les activités de rue sont autant d'occasion pour récupérer un peu de la manne, la mendicité s'est donc progressivement imposée comme un nouveau recours.

Ces mendiants ne sont plus uniquement des personnes handicapées ou des talibés venant avec leur marabout, mais des ruraux en proie à des difficultés diverses, principalement des personnes vulnérables : des agriculteurs âgés ne pouvant plus exercer d'activité physique, des femmes répudiées avec leurs enfants, cumulant la rupture conjugale et une faible intégration dans un réseau familial. La mendicité traduit aussi les problèmes des éleveurs quand les femmes d'un campement, leur mari parti en exode, cherchent dans la rue une solution pour reconstituer le cheptel décimé. Appoint saisonnier, la mendicité est aussi le dernier aboutissement d'un ensemble de ruptures économiques et sociales traduisant l'appauvrissement du monde rural et le dysfonctionnement des réseaux de redistribution des richesses dans une société sahélienne en pleine mutation.

Les réseaux des mendiants

Depuis quatre ou cinq ans, un des aspects les plus visibles de la crise économique au Niger se matérialise dans le développement du secteur informel urbain qui a progressivement pris le pas sur

(5) Sous le régime du général Seyni Kountché, les contrôles et les rafles systématiques dans les rues permettaient ainsi d'éva-

luer les travailleurs sans domicile et les mendiants saisonniers par camions entiers vers leur village d'origine.

le secteur réglementé de l'économie. Les rues et les places vides ont été colonisées par un nombre toujours grandissant de boutiques de rue. Les installations se développent et s'organisent dans tous les quartiers, allant du simple « tablier » (6) à des constructions déjà élaborées, presque toujours édifiées sur le domaine public, profitant de l'immobilisme des autorités communales. A la faveur du délitement de la ville moderne, une nouvelle ville, celle de la rue et des petits commerces, prend naissance. A l'échelle nationale, les réseaux de commerce des villes du pays haoussa connaissent un regain d'activité, développant tout un négoce illicite à partir des agglomérations frontalières du Nigeria, en direction des marchés informels de Niamey.

Ces réseaux sont intéressants à connaître puisque la majorité de ceux qui deviendront des mendiants de la rue suit à peu près les mêmes directions que les commerçants haoussas, selon un flux saisonnier d'est en ouest passant par les centres urbains secondaires avant de se retrouver dans la capitale.

Stratégies de passage à l'acte

Si la pratique de la mendicité dans la rue n'est pas nouvelle, sa forme récente dénote un certain nombre de changements liés au contexte de crise que traverse le Niger. Au sein de la communauté pratiquant l'exode, les mendiants ne sont pas de loin les plus défavorisés et peuvent même obtenir des gains substantiels. Par exemple, une enquête conduite auprès des conducteurs d'aveugles de la région de Tessaoua a montré qu'ils revenaient au pays avec des sommes bien supérieures aux exodants qui avaient fait commerce de tissus. Dans un contexte général de raréfaction des ressources en Afrique subsaharienne, on comprendra donc que la mendicité commence à faire école et envahisse la rue. Il est même possible d'aller jusqu'au paradoxe d'une inversion des termes de l'échange : un pauvre très croyant pourrait donner à un mendiant relativement plus riche que lui !

Le passage à l'acte dans la rue n'est jamais facile, car en se faisant mendiant l'homme améliore certes significativement sa condition économique, mais il perd son honneur. C'est le rôle fondamental de la rue de lui garantir l'anonymat. Sur ce point, il a été montré qu'une différence essentielle existait entre les mendiants saisonniers et les résidents de Niamey : les résidents ne quémangent pas dans les quartiers qu'ils habitent, alors que les saisonniers, profitant du fait qu'ils ne sont pas connus et qu'ils partiront bientôt, n'hésitent pas à le faire.

(6) Marchand ne disposant que d'une table en bois sur le trottoir.

Cependant, une fois le pas franchi, le mendiant cesse rarement son activité. Si la motivation initiale a pu être une situation de difficulté, ou une pratique légitime comme celle des écoles coraniques, ou encore des pressions familiales en ce qui concerne les handicapés, la majorité n'est plus dans une situation d'urgence, mais continue d'utiliser la rue, soit parce que le tabou social a été brisé, soit parce qu'ils subissent des pressions de la part de leur communauté d'origine. A terme, le mendiant socialement déprécié reprend pourtant une fonction et un rôle atypique au sein de sa communauté en redistribuant ses gains, trouvant ainsi, dans une société pauvre et de plus en plus monétarisée, un certain statut social.

Pourvu que l'exodant revienne avec de l'argent ! Il a été montré que les mendiants saisonniers pouvaient acquérir en une saison dans la rue des sommes dépassant facilement les 150 000 francs CFA. C'est en ce sens qu'il est possible de dire que leur pauvreté est plus sociale qu'économique et que l'activité est représentative d'une stratégie, celle de la recherche de l'activité la plus rémunératrice. Sans pour autant sombrer dans des généralisations abusives, on peut affirmer que les mendiants s'en tirent plutôt bien après quelques mois passés dans la capitale. Les gains obtenus sont bien entendu variables et liés à la représentation que peut se faire le donateur en terme d'handicap physique ou de nécessité : un handicapé locomoteur appelle plus à la compassion qu'un lépreux. Pour les mendiants valides, un vieil homme gagnera davantage qu'un jeune ou qu'une femme. La maîtrise de plusieurs langues, la connaissance de l'islam et l'habileté à plaider sa propre cause peuvent également jouer un rôle valorisant.

Dans une société islamisée et fortement imprégnée par les formes anciennes de solidarité, la mendicité peut aussi jouer de la signification sociale de l'aumône : en permettant le don des fidèles, elle favorise aussi le rapprochement du donateur vers Dieu. En ce sens le mendiant remplit une fonction sociale qui légitime son statut et sa présence dans la rue.

Appropriation spatiale et partage de la rue

Souvent perçue comme homogène, la population mendicante se caractérise par sa diversité. Que les mendiants soient d'origine rurale ou urbaine, qu'ils soient résidents ou saisonniers, ils vivent de la rue et pour un bon nombre d'entre eux dans la rue. Cette multiplicité suppose une perception, une connaissance, une occupation et une exploitation de la ville différente.

Vivre dans la rue

Alors que tous les mendiants vivent de la rue, une différence doit être faite pour la catégorie de ceux qui vivent dans la rue. Ces derniers représentent 34 % de l'effectif, localisé tout particulièrement vers le centre-ville, et peuvent aussi être divisés en saisonniers et permanents. Pour les résidents permanents (24 %), vivre dans la rue traduit une situation d'extrême pauvreté, une rupture avec la famille et l'exclusion des réseaux de solidarité. Confrontés à un problème de survie, ces exclus du schéma sociétal sont rapidement en prise avec la marginalité. Pour ce qui concerne les saisonniers (48 %), moins démunis que les premiers, la mendicité est une activité limitée dans le temps dont la finalité est de permettre d'échapper aux difficultés de la saison sèche ou de faire quelques économies en vue de la « soudure ». « *Cela évite de payer un loyer* », disent les uns ; « *Je ne connais personne à Niamey qui puisse m'héberger et cela limite les dépenses* », explique un autre. Ainsi, ces « sans-abris » squattent les trottoirs du boulevard de la Liberté, de l'avenue Maourey et les vérandas des grands magasins, refusant de s'installer dans les quartiers périphériques, car résider dans la rue présente l'avantage d'être en permanence sur le lieu de pratique de la mendicité. Résidents et saisonniers cohabitent sans trop de problèmes, bien que les saisonniers affirment se regrouper selon leurs affinités pour la nuit afin de se sécuriser.

On retirera de l'ensemble des enquêtes que l'établissement des saisonniers dans la rue dépend moins de leur degré de pauvreté que pour les permanents. Mendier sur le lieu de résidence leur est aussi plus facile et ils peuvent ainsi quémander partout. Les résidents à l'année ne peuvent pas tous transgresser le regard des habitants de leur quartier et sont donc souvent obligés de séparer lieu de résidence et lieu de mendicité. Pour la majorité, la mendicité colle une étiquette qui, sur l'espace social, est un handicap. Sortir de cet espace pour mendier est alors une nécessité car, comme ils le disent eux-mêmes, « *on ne peut se permettre de quémander à son voisin ou à sa famille* ». Pour d'autres, par contre, vivre dans la rue sur le lieu même de leur mendicité ne pose pas de problème, car ils sont en partie exclus de la « norme sociale » et n'ont donc plus d'espace social.

Choisir un endroit stratégique

Nécessité d'anonymat, ressources potentielles et spécificité des lieux vont entraîner une attractivité plus ou moins forte de certaines rues de la ville. Aussi retrouve-t-on des mendiants sur tous les lieux d'échanges d'argent, pouvant drainer de manière remarquable une activité supposant un « potentiel ressource » pour le men-

diant. Même si on les trouve dans tout Niamey, le centre-ville est un lieu très privilégié par les mendiants. Divers facteurs déterminent l'attractivité d'une rue : les flux de personnes et de véhicules, les lieux d'interaction, les lieux d'échanges d'argent et tous les endroits qui peuvent susciter un déséquilibre dans la relation entre individus riches et pauvres, ou apparaissant comme tels.

A lui seul le centre-ville concentre toutes ces caractéristiques. Le petit et le grand marché constituent deux centres d'activité marchandes où convergent et se concentrent toutes les couches sociales de la population de la capitale et, *de facto*, entre ces deux « pôles » se sont développées une multitude d'activités de commerce, de service et de loisir. Ils représentent deux points essentiels pour les mendiants et tout particulièrement les saisonniers qui, à cause de leur mauvaise connaissance de la ville, construisent leur espace en fonction de ces deux repères. Si les activités diurnes attirent les mendiants, les activités de loisir nocturnes sont elles aussi attractives. Ainsi l'activité des mendiants est étroitement liée à celle du reste de la population.

A l'Hôtel des Postes : une petite entreprise ne connaît pas la crise

Désormais il reste à savoir comment ils exploitent, occupent et organisent l'espace urbain et selon quels repères ? Afin de comprendre cette organisation, l'exemple de l'Hôtel des Postes de Niamey nous est apparu comme le plus significatif car c'est un très bon exemple d'appropriation de l'espace par des mendiants, organisés et hiérarchisés.

La particularité première du lieu est qu'il est bien délimité. Le bâtiment se divise en trois parties, les guichets au centre et, de part et d'autre, les boîtes postales et un magasin de philatélie, auxquels on accède par quelques marches. Devant le bâtiment se trouve un parking. L'ensemble est bien fermé par un mur d'enceinte, ce qui lui confère la qualité de pouvoir être aisément maîtrisable. L'accès à ce service n'est possible que par quatre portails dont deux réservés aux piétons et aux deux roues. Une quinzaine de mendiants se sont appropriés les lieux, dont cinq handicapés d'une trentaine d'années, trois ou quatre femmes peules, et entre cinq et dix enfants dont le plus âgé a 15 ans.

Pour nous faire une première idée, nous pouvons nous glisser dans la peau d'un Européen qui viendrait à la poste pour envoyer quelques lettres et relever sa boîte postale. Cette personne arrive en voiture et gare son véhicule qui est aussitôt approché par un handicapé en « carriole ». Ce dernier s'impose comme gardien du véhicule. Le « client » part alors vers les guichets où un enfant se propose de l'aider ou de le guider. Pour finir, il va relever son courrier et se trouve sollicité par trois femmes assises qui tendent la

main lorsqu'il quitte le bâtiment pour regagner son véhicule. Avant qu'il ne soit au volant, l'enfant lui demande le rituel cadeau et l'handicapé son dû pour avoir gardé la voiture. La personne a été sollicitée trois fois sur le parcours et il est rare qu'elle ne réponde pas une seule fois. Durant cette période où le débiteur potentiel a quitté son véhicule, effectué sa course et regagné son volant, les mendiants ont adopté une stratégie visant à maximiser les chances de gains en utilisant les compétences de chacun.

Organisation et hiérarchisation du groupe

Ce groupe de mendiants pratique en harmonie et sans conflits, ce qui est le fruit d'une organisation dans laquelle chacun a sa place et son rôle. La hiérarchisation du groupe obéit à un code plus ou moins dicté par la perception qu'a la société de la mendicité. Il y a le bon et le mauvais mendiant. Les bons mendiants ou perçus comme tels sont les personnes diminuées physiquement et ne pouvant pratiquer une activité dite normale. Cela explique que, dans le groupe observé, les handicapés soient dominants. Ils contrôlent le territoire dont ils assurent la défense et sont, de ce fait, reconnus par les mendiants hiérarchiquement inférieurs. C'est en contrôlant l'accès d'autres mendiants à l'Hôtel des Postes qu'ils protègent leur territoire, leurs revenus et par là même le reste du groupe. Un jeune Peul de 15 ans qui quémante ici depuis son plus jeune âge résume bien la situation : *« Ici c'est les handicapés qui décident de qui peut venir. C'est pour éviter les problèmes comme on en a déjà eus. Si un jour un mendiant inconnu vient ici, vole ou fait quelque chose de mal, c'est nous qui aurons les problèmes. Lui il sera parti ailleurs et nous on risquerait d'être interdits ici. Aussi les handicapés laissent parfois venir un ami qu'ils connaissent. Si ils ne connaissent pas ils interdisent. De toute façon, il n'y a pas souvent de nouveaux et ils savent que c'est comme ça... »*

Ainsi tout le groupe est redevable de cette protection qui assure une sécurité d'emploi et de revenus, et les handicapés sont confortés dans leur position au sommet de la hiérarchie. Cette fonction de contrôle bénéficie au personnel et aux surveillants de la poste ; ils peuvent profiter de l'appui pour chasser d'indésirables concurrents. Sous leur autorité, nous trouvons ensuite les femmes et les enfants.

Ainsi chacun a sa place et son rôle à jouer. Les handicapés contrôlent le territoire et gardent les voitures. Les femmes sont assises sur les marches donnant accès aux boîtes postales et par là même exploitent une partie du territoire inaccessible aux handicapés. Les enfants quémantent un peu partout et gardent les voitures en sous-traitance des handicapés lorsque ces derniers sont en nombre inférieur à celui des véhicules qui se présentent. L'adolescent rend des

services à la clientèle. Les moyens mis en œuvre permettent une maximisation d'exploitation des débiteurs sans pour autant que ce dernier se sente particulièrement « agressé ». Chacun travaille selon ses compétences ; les handicapés vendent leur service et leur handicap, les enfants leur aide et leurs sourires tristes, et les femmes vendent de la misère et de l'apitoiement.

Au sein du groupe s'opèrent des échanges d'argent sous forme de prêts, de partage des gains entre les handicapés. Les femmes et les enfants donnent une partie de leurs gains aux chefs en compensation de leur protection et de leur intégration au groupe. Si ce système fonctionne bien, c'est que chacun est lié à l'autre, chacun à son niveau est utile à l'ensemble du groupe et c'est certainement parce que les revenus doivent être, sinon suffisants, du moins réguliers.

Au-delà de ce territoire, le groupe entretient des liens avec l'extérieur, sous la forme de réseaux. Les handicapés, qui sont pour la plupart membres d'associations, se connaissent. Ceux de l'Hôtel des Postes sont étroitement liés, notamment, avec un second groupe qui exerce à la BIAO selon le même principe, bien que leur territoire soit ouvert et donc moins maîtrisable. A 18 heures 30, heure de fermeture de ces deux services, ils se retrouvent devant Score, le grand magasin d'alimentation où ils restent jusqu'à 19 heures 30. Là, une partie d'entre eux gardent les véhicules et tous les autres discutent. A la fermeture, ils partagent les gains de leur journée avec ceux qui n'ont que très peu gagné. Si ce partage n'est pas obligatoire, il est la condition de la reconnaissance du groupe et de son aide. Ensuite le groupe se disloque et si une partie de ses membres regagne le domicile et la famille, d'autres vont finir leur journée devant les lieux de loisirs où ils pratiquent le gardiennage de voitures, quémangent auprès de la clientèle, ce jusqu'à la fermeture.

L'itinérance et l'affût

Lorsque le mendiant n'a pas pu s'intégrer dans un groupe ayant la maîtrise d'un territoire, deux stratégies sont possibles : le déplacement ou l'immobilité.

Les mendiants itinérants circulent dans les marchés, dans les rues marchandes, les stations de taxi. Ces derniers n'ont que très rarement droit de passage sur les territoires, mis à part quelques talibés du fait du droit à la mendicité que leur reconnaît l'islam. Ici encore existe une différence entre les résidents et les saisonniers qui est toujours liée au degré d'intégration à la ville ou tout du moins à leur connaissance de la capitale. Globalement, nous pouvons nous accorder sur le fait qu'ils quémangent partout, mais avec une préférence pour les personnes en train de consommer. Sollici-

ter une personne qui consomme ne fait que stimuler le sentiment d'inégalité et motive donc le don. Leur efficacité tient aussi à leur capacité à suivre leur « victime » en insistant parfois lourdement, et si ce n'est par charité que l'aumône s'effectue, ce peut être tout simplement pour se débarrasser d'un compagnon de route indésirable. Parmi ces mendiants mobiles, nous trouvons surtout les vrais talibés reconnaissables à leurs gamelles, mais aussi des enfants travestis, les aveugles et leurs conducteurs, des handicapés des membres supérieurs ou munis de béquilles, quelques « vieux » qui sont dans l'impossibilité de travailler et enfin des femmes peules saisonnières. Leur journée est rythmée par les heures de « descente » ou de « montée », qui correspondent aux migrations pendulaires de travail. Ils ont tendance à stationner à la hauteur des carrefours et des feux tricolores qui imposent aux automobilistes de marquer un arrêt, ou se concentrent dans les stations de taxi et à proximité des administrations.

Les mendiants statiques sont généralement assis et leur champ d'action est très limité, devant les magasins, autour du grand marché. Dans la pratique, ces mendiants doivent attirer l'attention du client qui passe à proximité car le temps nécessaire à traverser leur champ d'action est très court. Si la « *sadaka* » (aumône) est demandée trop tard, le client est passé lorsqu'il reçoit le message. Leur position assise, à même le sol ou sur une natte, les met en position d'infériorité qui fait appel à la conscience du débiteur.

Les résidents ont cet avantage sur les saisonniers qu'ils pratiquent toute l'année et leur connaissance de la ville est plus fine. Fixés depuis longtemps, ils disposent d'une vraie clientèle. Dans l'ensemble, il semblerait que les saisonniers s'installent en des lieux un peu moins productifs. Mais il arrive qu'il y ait cohabitation parce que la compétition pour l'espace n'est pas, selon eux, très importante puisque « *c'est Dieu qui décide si je vais gagner et si on doit gagner 500 francs ; il peut y avoir cent mendiants autour, on les gagnera* ». Ceci est tout à fait remarquable autour du grand marché où l'on peut dénombrer jusqu'à cent mendiants installés autour du mur d'enceinte.

On retiendra de l'exemple de Niamey que, loin de subir la ville, les mendiants l'utilisent. Si un grand nombre d'entre eux vivent des situations de grande difficulté, certains s'en sortent plutôt bien et trouvent dans la mendicité une source de revenus non négligeable : les groupes pratiquant en réseaux, gérant la rue comme un territoire, sont certainement de ceux-là.

Patrick Gilliard
Université de Niamey
Laurent Pédenon
Université de Bordeaux 3